

Raza. Les vibrations de l'union

Pourquoi donc ces cercles et ces ovales, ces triangles et rectangles nous attirent-ils à ce point, nous demandent de faire silence et d'en recevoir les vibrations ? C'est que quelque chose liée à l'origine de la vie se joue dans les œuvres de Raza. Si, à première vue, les figures géométriques semblent éloigner du réel, de sa complexité, des nuances, interférences et surprises qu'il implique, celles que Raza inscrit dans ses toiles expriment la rencontre la plus exaltante et la plus énigmatique chantée par les cosmologies et les poètes : l'union du féminin et du masculin. L'esprit occidental pense aussitôt à un couple enlacé. Mais il ne s'agit là, pour la culture indienne, que d'une des manifestations de cette union dont le dynamisme se retrouve dans la langue, dans la Parole (féminine) liée au rituel (masculin), dans les eaux et le soleil ..., bref dans tous les aspects de la vie.

Eclairons les œuvres de Raza avec la formule capitale de Mozart « J'assemble des notes qui s'aiment. » Les formes posées par Raza sur ses toiles s'aiment pour cette raison qu'elles sont germes et matrices, mais aussi -et sans cela il ne serait qu'un peintre conceptuel- parce qu'une audacieuse harmonie plastique unit les formes entre elles. Cercles et triangles jouent la même partition à laquelle participe le jeu somptueux des couleurs, camaïeux ou contrastes.

Comme tout grand peintre, Raza a créé avec le temps sa propre grammaire, un art combinatoire qui s'appuie sur des signes qui proviennent de la tradition de l'Inde. Les cercles, souvent noirs mais qu'il colore également en rouge, bleu, jaune ou, dans les dernières toiles, qui deviennent plus pâles comme attirés par le silence, ces cercles d'une grande densité sont le *bindu*, germe, énergie créatrice qui est, selon ses propres termes : « la forme visible qui contient tous les éléments essentiels de la ligne, du ton, de la couleur, de la forme et de l'espace. » Les triangles qui s'étagent comme une fascination toujours recommencée sont le *yoni*, réceptacle féminin. On retrouvera le *lingam*, dans les figures oblongues verticales et la *kundalinî*, énergie d'éveil, dans les serpents lovés qui se croisent ou les cercles concentriques.

Il ne faut pas y voir une peinture symbolique comme on a pu en connaître dans la peinture occidentale. Raza utilise des signes qui resteraient inertes si le pinceau ne leur donnait vie comme, au cours des rituels en Inde, la récitation de la Parole revêt de vie un dieu de pierre. Par de légères touches dans les couleurs ou des décalages dans les traits, Raza remplit sa toile de vibrations. Organisée selon une structure rigoureuse, la mosaïque trouve son unité grâce à ces vibrations et au jeu des correspondances.

Avec les œuvres de Raza le mouvement qui s'opère est comme celui de la respiration : une extension suivi d'un recentrement.

Il ne reste plus qu'à s'asseoir devant une de ses toiles et tenter de se vider des miasmes de l'intellect. Le cadeau alors est semblable à celui que procure l'amour : une rencontre avec l'unité de la vie.

Sujata. L'énergie du trait

Il faut voir Sujata Bajaj devant une toile vierge avant qu'elle ne lui donne vie. Elle n'est pas arrivée avec un plan précis, une esquisse ou un brouillon. Mais on la sent habitée par un élan qui germe et progresse jusqu'à maturité. Elle est en état d'enfantement sans savoir comment sera le fruit de la force qui palpète en elle. Ses yeux internes commencent à percevoir un certain assemblage, la main est prête à s'élancer avec naturel et avec cette joie spontanée qu'elle communique autour d'elle. Les premiers traits engendrent les autres en une chaîne rapide. Voici des gerbes de feu, des coulées d'eau, des cercles, un nuage de pollen ou des touches blanches comme des ouvertures vers le ciel... Cet univers qui peu à peu se compose, se marie, parfois se bouscule ne provient pas du hasard, il provient d'une nécessité de donner vie à des pulsions qui surgissent de l'inconscient.

A première vue, un Occidental pourrait retrouver dans cette peinture non-figurative l'esprit qui a présidé aux créations d'un Kandinsky, d'un Pollock ou d'un Tàpies. Mais ce serait oublier que si Sujata s'inscrit résolument dans l'aventure de la modernité, elle porte en elle les valeurs de l'Inde qu'elle n'a nullement abandonnées quand elle est venue vivre à Paris. Ce n'est pas seulement parce qu'elle a étudié l'art tribal ou s'est imprégnée du mouvement des danses du Rajasthan, pas seulement parce que des fragments du Veda, de la Bhagavad-Gîtâ, du Râmayanâ ou du poète kabîr s'inscrivent comme une marqueterie dans le surgissement spontané de son monde en fusion. C'est parce que les dieux de l'Inde ont accompagné les traits énergiques de son pinceau. Ils s'y sont rendus masqués. Mais à leur allure, on pourra reconnaître, Sûrya le Soleil, Agni le Feu, Gangâ et les divinités aquatiques ou le lingam de Shiva... En fait, Sujata Bajaj est secrètement liée à Ushas, l'Aube, fille du Ciel et sœur de la Nuit, symbole du feu sacrificiel éternellement jeune qui repousse l'obscurité et éveille tous les êtres vivants. Dans ses toiles et ses dessins, l'Inde chante, prie, danse aime et se régénère. C'est la vie jaillissante quand les